

Au dernier coup de minuit : (pour le nouvel-an)

Autor(en): **Duroc, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **8 (1980)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-239518>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

AU DERNIER COUP DE MINUIT

(Pour le Nouvel—An)



Il neigeait. Il faisait sombre et froid. Un vent épais soufflait, `respiration haletante à un instant d'intense émotion —, hurlant et gémissant dans la forêt, en jetant contre le tronc des sapins des multitudes de flocons blancs.

Depuis trois cent soixante cinq jours, Sylvestre marchait, à la suite des autres jours de l'an, sans un arrêt — parce que le Temps ne s'arrête pas, il va — et voici qu'il arrivait au terme de sa course, à l'endroit où le soleil noircit, où le jour devint nuit, où la vie s'éteint, où le Présent sombre dans le Passé sans espoir de retour : Fugit irrevocable, ai-je lu sous un cadran solaire très ancien, le Temps fuit irrévocablement. Sylvestre marchait encore, péniblement. Il était vieux. Il était vêtu d'un lourd manteau blanc et d'un bonnet à poils. Sa longue barbe de douze mois retombait en cascades sur sa poitrine. Il enfonçait dans la neige et y dessinait une trace profonde, et la neige lui montait jusqu'aux genoux. Il s'appuyait sur un long bâton noueux, parce qu'il était las.

Derrière lui, sans perdre un pas, venait Bon—An, jeune, frais, l'oeil vif, le nez un peu rougi par le froid, une branche de gui à la main. Il marchait sans peine dans le sillon tracé péniblement par le vieux Sylvestre dans la neige.

Au milieu de la nuit, ils avaient atteint, en venant du Nord, le sommet de la montagne; le premier, vieux, fatigué, triste, fermait un long cortège de jours gris; le second, jeune, frais, joyeux, les trois-cent soixante six jours de la nouvelle année.

Il neigeait toujours. A leurs pieds, le village de La Roche dormait, les façades brunes de ses maisons faisaient des taches sombres dans le blanc manteau de l'hiver. Malgré l'heure avancée, quelques fenêtres brillaient encore d'un éclat rose, et l'on apercevait des carrés roses dessinés dans la neige. Sur le sommeil de tout le village, le Temps passait, heure après heure, avec le vent de neige. L'église dressait son fin clocher noir, immobile sous la bourrasque. Le coq rouillé grinçait. C'était le seul bruit régulier dans le murmur du vent.

Par instant cependant, une musique s'élevait : quelques sons nasillards d'un accordéon qui ne peut s'endormir, et quelques éclats sonores d'une clarinette qui se réveille !

— On s'amuse quand je vais mourir ! pensa Sylvestre. Et il en était plus triste encore.

Quand la cloche, dans l'étroit clocher, égrena lentement ses douze coups de minuit Sylvestre et Bon—An s'arrêtèrent. Le moment était émouvant. Sylvestre sentait que son heure était venue. Il devait disparaître pour faire place, lui, le vieux, à Bon—An, le jeune.

Sylvestre contempla le pays à ses pieds, le petit vallon de la Serbache, les maisons isolées du village. Bon—An aussi regardait, d'un oeil tout neuf et émerveillé. Sylvestre se tourna vers Bon—An pour lui parler et lui dire adieu :

— Vois, Bon—An, ce petit village à nos pieds ! C'est La Roche. Dans chaque ruelle, dans chaque maison, dans chaque chambre et chaque cuisine, j'ai vu passer tous les jours de l'année, parcimonieusement mesurés par l'horloge de l'église. Il y en eut de beaux : j'ai vu la Fête-Dieu, avec ses repositoires feuillus sur les places, le dais protégeant le Saint-Sacrement; j'ai vu des processions pieuses, pleines de chants et de prières, avec des bannières dorées, qui plaisaient à Dieu. J'ai vu chaque dimanche d'hiver les hommes porter le tricot de laine brune et le pantalon de "frotzon", et le "bredzon" chaque dimanche d'été. J'ai entendu les enfants chanter le mois de mai. J'ai vu des sourires sur beaucoup de lèvres et j'ai entendu de jeunes coeurs palpiter. J'ai entendu la Messe de minuit dans l'église et les harmonieuses sonorités d'un orgue en fête. Mais j'ai vu aussi des jours tristes : N'oublie pas, Bon—An, que la guerre sévit autour de ce pays. Et plusieurs fois, j'ai vu des soldats partir sous les drapeaux, les femmes et les enfants pleurer. J'ai vu des pauvres avoir faim et froid. J'ai vu des malades, des grands qui souffrent sans parler, des petits qui pleurent quelque fois et qu'on doit hospitaliser loin des parents. J'ai vu des deuils, j'ai assisté à des ensevelissements. J'ai vu beaucoup de larmes couler sur les joues. J'ai vu aussi des querelles d'hommes émus par un vin trop vertueux. J'ai vu des orages et des inondations. J'ai entendu les torrents gronder. Tous ces malheurs, les hommes de ce village les ont supportés sans murmurier, parce que Dieu est avec eux, qui leur a donné un bon pasteur. Et ainsi, chaque jour succédait à un autre jour, avec son lot de joies et son fardeau de peines. A chaque dernier coup de minuit, un jour mourait, qu'un autre jour remplaçait. Et maintenant — entends-tu, Bon—An, la cloche de minuit ? — C'est mon tour, je dois disparaître dans la nuit, pour ne plus revenir. Adieu ! Prends soin de ce peuple simple et bon. Conduis dans ce village ton cortège de jours heureux ! Apporte à tous la paix, la joie, le bonheur ! La paix surtout ! La joie et le bonheur viendront par surcroît !

Au dernier coup de minuit que la cloche de l'église lança dans la vallée, Sylvestre disparut dans la nuit. Bon—An descendit vers le village, par le petit chemin, portant à la main, en signe de paix, une branche de gui. Il réveilla petits et grands qui le saluèrent gaîment : "Bonjour, Bon—An ! Que Dieu bénisse chaque jour que tu conduis" !

Le vent s'arrêta. Les nuages se perdirent à l'horizon.
La neige était douce comme de la laine blanche.
Le soleil la fit étinceler. C'était le premier janvier !

